

Les Cahiers
du CRH

Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

22 | 1999

Réflexions historiographiques

Le projet moderniste des études médiévales : « américaniser le moyen âge »

Gabrielle M. Spiegel

Traducteur : Cécile Soudan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2452>

DOI : 10.4000/ccrh.2452

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 1999

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Gabrielle M. Spiegel, « Le projet moderniste des études médiévales : « américaniser le moyen âge » », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 22 | 1999, mis en ligne le 17 janvier 2009, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2452> ; DOI : 10.4000/ccrh.2452

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Le projet moderniste des études médiévales : « américaniser le moyen âge »

Gabrielle M. Spiegel

Traduction : Cécile Soudan

- 1 Aux États-Unis, le legs fait par la première génération d'historiens professionnels à l'histoire médiévale fut, dans toutes ses dimensions, paradoxal et complexe. Il a aussi été marqué par le radicalisme, implicite et explicite, de la théorie du « germe teutonique ». D'autre part, l'histoire médiévale, organisée de fraîche date en discipline, faisait reposer son autorité et ses aspirations scientifiques sur des fondements mal assurés, déjà bien fissurés, lesquels, par bien des manières, oblitéraient l'histoire médiévale plus qu'ils ne la validaient. En effet, les études médiévales n'étaient centrées que sur un seul segment du Moyen Âge et avaient tendance à dénigrer ses institutions les plus caractéristiques parmi lesquelles, et non la moindre, la féodalité. Par ailleurs, le projet antimoderniste d'un Henry Adams, en particulier dans sa tendance moderniste vers le « scientisme » – reflet d'un courant conservateur bien plus large de la pensée américaine, désireuse de récupérer le Moyen Âge pour critiquer le modernisme –, était hostile aux aspirations progressistes et généreuses des générations suivantes. Ces dernières cherchaient à légitimer l'étude de l'histoire – y compris de l'histoire médiévale et de ses arcanes – en démontrant son utilité au service des objectifs progressistes de la société de l'Amérique moderne. Charles Homer Haskins était, parmi les médiévistes, un des plus fervents et un des plus convaincants défenseurs de ce projet moderniste qui présentait deux faces visant toutes deux à rendre le Moyen Âge compréhensible en termes de modernité. La première face, tournée vers l'extérieur, cherchait à montrer les aspects progressistes, rationnels et « modernisateurs » des avancées médiévales dans leurs dimensions institutionnelle, juridique et intellectuelle. L'autre face, tournée vers l'intérieur, recherchait, dans le témoignage fragmentaire des hommes du Moyen Âge, les « linéaments de l'âme moderne », pour reprendre l'expression de Burckhardt. Ces deux incitations, que l'on peut faire remonter aux travaux originaux de Charles Haskins, impliquaient le rejet et la

démystification de l'approche romantique et « gothique » du Moyen Âge, qui avait, jusque-là, prévalu.

- 2 Aux États-Unis, si Henry Adams fut le premier à enseigner l'histoire médiévale de manière professionnelle, Haskins fut le premier historien médiéviste professionnel¹. En outre, si Adams représente le programme antimoderniste du médiévisme américain, Haskins représente le premier et le plus ardent défenseur du projet moderniste. Pour ce faire, comme ses prédécesseurs des Lumières dont, en tant que démocrate progressiste, il était l'héritier, il insista avec force sur la continuité entre les institutions médiévales et le présent américain.
- 3 Haskins était né dans une famille protestante, de Pennsylvanie. C'était un enfant prodige. Son père lui enseigna le latin et le grec avant sa septième année. À quinze ans, il entra au collège local, et à dix-sept, il fut envoyé à Johns Hopkins, où il réussit son diplôme de *Bachelor of Art* (1887). Il rejoignit alors le séminaire de Herbert Baxter Adams et obtint son Ph. D. d'histoire américaine (1890) à l'âge de vingt ans. De Johns Hopkins, Haskins partit dans le Wisconsin pour enseigner l'histoire américaine, mais, après quelques années, il décida de devenir médiéviste. Comme il se devait à quiconque aspirait à devenir médiéviste à la fin du XIX^e siècle, il s'embarqua pour l'Europe, entra à la prestigieuse École des chartes [à Paris] créée pour former les archivistes et, à cette époque, les historiens à ce qu'on appelle la diplomatique, c'est-à-dire l'étude scientifique des documents anciens et des chartes. Après six ans d'études à l'École des chartes et de voyages, d'archives en archives, en Angleterre, en France et en Sicile, il accepta, en 1910, un poste de professeur à Harvard. Là, il devint doyen de la Graduate School of Arts and Sciences, une fonction qui l'obligea à retarder ses publications majeures jusqu'à la seconde moitié de sa carrière universitaire (grossièrement : 1918-1929). En 1928, trois ans avant l'accident qui l'empêcha de poursuivre ses activités, il trouva son successeur en la personne de Joseph Reese Strayer, diplômé de Princeton, venu poursuivre ses recherches à Harvard, avant de retourner à Princeton où il enseignera jusqu'à la fin de sa carrière. À eux deux, Haskins et Strayer allaient orienter et dominer la pratique de l'histoire médiévale en Amérique du Nord, depuis la fin des années vingt jusqu'à la fin des années quatre-vingt. Ils constitueront ce que Norman Cantor qualifiait récemment, dans un ouvrage distrayant, mais pas toujours fiable, d'âge héroïque du médiévisme américain².
- 4 Le séminaire de Herbert Baxter Adams à Hopkins influença de manière durable la carrière et les idées de Haskins. Il n'y avait que quelques années que le département d'histoire avait accordé son diplôme à Woodrow Wilson : durant toute sa vie, Haskins demeura un ardent progressiste wilsonien (en d'autres termes, un libéral démocrate), partageant avec Wilson une foi inébranlable dans le progrès, la réforme rationnelle et les prestations sociales, convictions qui modelèrent sa pratique d'historien. Comme Wilson, Haskins était profondément patriote. Il partageait son admiration pour la Constitution britannique et l'accomplissement du système politique de ce pays. Non content de donner vie à ses idées dans les murs de sa salle de classe, Haskins fut l'un des trois principaux conseillers de Wilson à Paris en 1919 et 1920, lors de la conférence de la paix. Avec Robert Lord, il aida à la création de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie, deux États taillés dans l'Empire austro-hongrois³. De retour à Cambridge, il assura la direction de l'*American Council of Learned Societies*. Sa position lui permit d'aider à la fondation (1925) et au financement de la *Medieval Academy of America* ainsi que de *Speculum*, une nouvelle revue scientifique⁴. Ils avaient l'objectif de marquer l'avènement des études médiévales américaines, rivalisant avec les grands instituts européens d'enseignement supérieur dont ces

institutions américaines étaient volontairement imitées, leur imposant les mêmes normes académiques et, quasi délibérément, la même pesanteur formelle.

- 5 De manière très large, l'approche moderniste du médiévisme, que Haskins a voulu implanter aux États-Unis, alliait positivisme, idéalisme, naturalisme et objectivité, éléments qui, pour la plupart, dérivait, en fin de compte, de l'historiographie scientifique allemande de la fin du XIX^e siècle, mais que Haskins allait placer dans le moule progressiste spécifique du début du XX^e siècle américain⁵. Cependant, pour ce faire et afin d'assurer la pertinence du rapport entre les études médiévales et la vision de continuité et de progrès sur laquelle reposait sa double activité d'historien de profession et de conseiller du président Wilson, Haskins dut commencer par assumer l'absence, aux États-Unis, de passé médiéval. Peu d'historiens américains ont déployé autant d'éloquence et de force de conviction que Haskins pour montrer le lien entre l'histoire médiévale et les Américains. Tout en reconnaissant, comme il le disait, que « l'histoire américaine est notre première préoccupation », il ne fallait pas, pensait-il, qu'elle soit « notre unique préoccupation » ; quoi qu'il en soit, l'histoire américaine et l'histoire européenne participent, en fin de compte, de la même histoire. Il l'affirmait en 1923 dans un essai sur l'histoire européenne et le savoir américain, publié dans l'*American Historical Review* :

Les Américains accordent une grande importance à l'histoire européenne. Il arrive que nous soyons davantage soucieux de la dette matérielle de l'Europe envers nous que de notre dette spirituelle à l'égard de l'Europe ; peut-être, avec notre esprit pharisien, sommes-nous redevables de ne pas être comme ces pécheurs d'un autre hémisphère ; mais ces moments ne peuvent pas nous isoler de l'histoire du monde. Que nous regardions l'Europe d'un point de vue génétique comme un maillon de notre civilisation, ou sous un angle pragmatique, comme une large portion du monde dans lequel nous vivons, nous ne pouvons ignorer les liens vitaux qui existent entre l'Europe et l'Amérique, leur deux histoires n'en formant en fin de compte qu'une seule⁶.

Et parmi tous les passés européens disponibles, Haskins signale l'affinité naturelle des États-Unis avec celui de l'Angleterre car, déclare-t-il,

[...] l'histoire de l'Angleterre est en quelque sorte le début de l'histoire américaine⁷.

- 6 Derrière la vive passion de ces propos, il faut, sans aucun doute, voir une inquiétude tout aussi vive devant le peu d'égards que la plupart des Américains accordent à l'histoire médiévale, et la marginalité dans laquelle ils relèguent cette discipline. En 1971, Strayer dénonçait publiquement la menace qui pesait sur la pratique de l'histoire médiévale aux États-Unis ; il mettait en garde – révélant cette menace de non-être qui hante sans cesse l'imaginaire du médiéviste – la nouvelle génération d'étudiants à laquelle il s'adressait, contre le fait que, s'ils n'unissaient pas leurs efforts, leur discipline risquait de se retrouver « reléguée aux oubliettes, au même titre que le sanskrit, l'assyriologie », et les langues mortes.
- 7 Puis il ajoutait :
- Nous ne devons pas oublier le plus grand danger : nous avons commencé comme des amateurs d'antiquités, nous pourrions finir comme des amateurs d'antiquités⁸.
- 8 Cette insistance sur la continuité et la pertinence a marqué la façon dont, pendant des décennies, les Américains se sont approprié le passé médiéval. Lors de son allocution présidentielle sur « Les humanités et la science » à l'occasion de la cinquième conférence annuelle de la Medieval Academy, John Mathews Manly réitéra sa supplique, implorant

[... Qu'] on ne néglige pas cette période infiniment variée et fascinante que l'on nomme sommairement le Moyen Âge. Ce dernier reste proche de nous. C'est de là que proviennent nos principales institutions. Notre vie sociale, nos coutumes, nos idéaux, nos superstitions, nos craintes et nos espoirs, nous viennent directement de cette époque. Aucune analyse contemporaine ne peut rendre compte complètement de notre civilisation si elle n'est pas complétée par une étude en profondeur des forces et des formes de vie, du bien et du mal, que nous avons hérités de cette période⁹.

- 9 Cette obsession de la continuité fut institutionnalisée par la création de la Medieval Academy et par celle de *Speculum*, en 1925, dont le grand dessein était de promouvoir, aux États-Unis, l'étude du Moyen Âge sous toutes ses formes, toutes disciplines comprises, afin, comme l'écrivit George R. Coffman dans le rapport fondateur officiel, d'aider les Américains à « comprendre nos ancêtres médiévaux » (« ancêtres » est précisément le terme important ici). Il faut de l'aide, avouait-il, en raison de la nature complexe et obscure de la civilisation médiévale ; il faut requérir la

[...] coopération et l'énergie créatrice des étudiants en art, archéologie, folklore, sciences politiques, droit, littérature, philosophie, théologie et toutes les autres branches

de la connaissance afin de l'élucider¹⁰. Ainsi, dès ses débuts, l'étude professionnelle du Moyen Âge, aux États-Unis, laissait voir le paradoxe structurel durable du médiévisme américain : éloignement absolu d'avec le passé médiéval, sa nature étrange, difficile et occulte et, dans le même temps, existence d'un lien de parenté, tout aussi absolu.

- 10 Ce paradoxe n'avait pas échappé à Haskins. Dans ses livres et dans ses essais, il cherchait à le résoudre, mettant en avant le projet moderniste sur lequel reposait son appropriation du passé médiéval. Un hommage incessant à la modernité (donc, par la même occasion, à l'américanisme) du passé médiéval est au centre de son ouvrage *The Renaissance of the Twelfth Century*, publié en 1927. Il y conteste le récit dominant que l'on fait de la civilisation, selon lequel le monde moderne commencerait à la Renaissance. Et Haskins d'insister :

La continuité de l'histoire est incompatible avec des contrastes aussi marqués et aussi violents entre périodes successives, et [...] la recherche moderne nous montre un Moyen Âge moins sombre et moins statique, une Renaissance moins brillante et moins soudaine qu'on ne l'avait supposé autrefois. Le Moyen Âge offre de la vie, de la couleur et du changement, une plus grande avidité de connaissance et de beauté, une créativité aboutie dans les domaines de l'art, de la littérature et des institutions. La Renaissance italienne fut précédée de mouvements comparables, encore qu'ils furent de moins grande ampleur ; elle procède du Moyen Âge de manière si progressive que les historiens ne parviennent pas à s'entendre sur la date de début, à tel point qu'on pourrait aller jusqu'à évacuer le nom, et peut-être même l'existence, d'une renaissance au Quattrocento¹¹.

- 11 Ainsi, loin de faire du Moyen Âge la période prémoderne de la civilisation occidentale, Haskins va jusqu'à situer l'origine du modernisme au XII^e siècle, renforçant par là même la continuité entre le Moyen Âge et le Temps présent et le rôle central de son objet d'étude : civilisation mère ou germe de l'Occident moderne.
- 12 Haskins défend l'idée d'une continuité fondamentale entre le Moyen Âge et l'Âge moderne, même dans un domaine aussi peu vraisemblable que la recherche scientifique ? où l'on persiste à penser que le raisonnement était peu développé et guidé par les superstitions. Pour Haskins, l'apport de la science au programme moderniste du médiévisme est considérable. C'est ce que traduit son importante recherche sur la science

médiévale, dans *Studies in the History of Medieval Science* [Cambridge, MA, 1924], et son choix de nommer George Sarton au premier poste d'histoire des sciences, à Harvard. Ils fondèrent ensemble la revue *Isis* qui demeure, aujourd'hui encore, aux États-Unis, un haut lieu de l'histoire des sciences. L'interprétation de Haskins fut maintenue et amplifiée, dans les travaux de Lynn White, en histoire des techniques, à partir des années cinquante. Les conséquences en furent, pour reprendre l'utile formulation de John Van Engen, de

[...] récrire la culture médiévale pour s'approcher du dynamisme américain¹².

La réflexion de Haskins en faveur de la modernité du Moyen Âge, dans son livre *The Renaissance of the Twelfth Century*, lança la « révolte des médiévistes »¹³ : ils durent trouver une légitimité à l'identité professionnelle des médiévistes, loin des accusations d'obscurantisme, d'absence de pertinence et de virtuosité technique qui ne cessaient, en l'absence de tout lien avec l'identité nationale, de hanter la pratique des études médiévales, aux États-Unis. Tirant vertu de la nécessité, Haskins affirmait au contraire que l'absence de lien direct avec le Moyen Âge entretenait la capacité de détachement des historiens américains.

C'est l'un des grands avantages des États-Unis, pour ce qui touche à de nombreux aspects de l'histoire européenne [...], que de permettre à l'historien de dérouler le fil [de l'histoire de la civilisation européenne] à l'abri des préjugés nationaux dont ses collègues européens ne peuvent pas complètement se défaire¹⁴,

notait-il, confortant, par là même, le caractère scientifique de l'érudition issue du moule positiviste allemand. En ce sens, l'altérité du Moyen Âge encourageait le retranchement du positivisme, considéré par l'historiographie médiévale américaine comme la forme scientifique de la méthode érudite, dont la contrepartie, dans les études littéraires, se trouvait dans l'adhésion, tout aussi fervente, à la philologie. Toutes deux faisaient partie intégrante de la « critique des sources », ou *Quellengeschichte*, généralement inculquée à la science américaine lors de sa première période d'apprentissage, dans les séminaires allemands¹⁵. Et, pourrait-on ajouter : que le positivisme et la philologie aient été considérés comme étant au service de la continuité apparaît évident dans un récent article de Rupert T. Pickens. En combattant ce que les spécialistes de la littérature romane aux États-Unis appelaient la « nouvelle philologie », Pickens décrit, ce qui, pour lui, est au cœur de leur attaque contre la philologie : le respect du passé et de la tradition, dont le présent est envisagé comme la continuité. En effet, affirme-t-il,

[...] les écrits philologiques embrassent une rhétorique non pas de rupture, mais de continuité ; ils ne cherchent ni à détruire ni à subvertir, ils ne cherchent donc pas non plus à rénover ;

en l'absence de rupture il faut, bien sûr, parer à la nécessité¹⁶.

- 13 Transposés dans le domaine de la pratique historique, l'objectivité positiviste de Haskins et son historicisme d'inspiration allemande prennent la forme de la recherche du fondement rationnel du progrès politique et administratif des institutions monarchiques en Europe, plus particulièrement des institutions anglo-normandes et françaises. Admirateur, à l'instar de Wilson, de la Constitution britannique et de la perfection du système politique de ce pays, Haskins concentra toute son attention sur les Normands dont le génie en matière de gouvernement, pensait-il, avait permis de reconstituer le système politique britannique après la conquête de 1066, apportant au royaume anglo-saxon, désordonné et en retard, la forme de féodalité particulièrement systématisée et centralisée que les Normands avaient d'abord développée en France. Haskins avait commencé à publier les résultats de ses travaux lorsqu'il fut nommé professeur à Harvard ; mais il attendra 1918 pour publier son œuvre magistrale sur les institutions normandes (*Norman Institutions*). Cette œuvre favorisa, après la Première Guerre

mondiale, une réorientation de grande envergure des études médiévales américaines, loin de l'étude de l'histoire allemande ou anglo-saxonne¹⁷. L'une des conséquences de l'intérêt porté par Haskins aux institutions normandes fut de maintenir l'inclination traditionnelle des historiens américains pour l'histoire britannique ; en même temps, de manière très subtile, de redéfinir ce qui était davantage « français » (ou anglo-normand) en Grande-Bretagne, permettant ainsi à la recherche historique américaine d'échapper à tout stigmate attaché à l'histoire allemande à la suite de la guerre – mouvement confirmé (et même fortement renforcé) par l'issue de la Seconde Guerre mondiale¹⁸.

- 14 L'analyse que Haskins avait fait de la féodalité caractérisa la recherche américaine sur le Moyen Âge jusque dans les années 1980, grâce aux travaux de Haskins et de Strayer, mais aussi de H. W. Willard, Charles McIlwain, Carl Stephenson, Sidney Packard, Sidney Painter, Charles Taylor, Bryce Lyon, Thomas Bisson, Fred Cheyette, Elizabeth Brown, John Baldwin, Ralph Turner, grâce même aux études conciliatrices de Brian Tierney. Cette analyse constituait une révision manifeste de la thèse du teutonisme germanique, si fondamentale pour la génération représentée par Herbert Baxter Adams. L'une des fonctions de la théorie du germe teutonique fut de permettre aux Américains de conceptualiser – au-delà des institutions féodales, si haïes par les fondateurs révolutionnaires comme John Adams – la véritable essence de l'expérience sociale américaine dans sa libération de ce qu'Adams appelait « le droit féodal et canon »¹⁹. Cela fut possible en rattachant les États-Unis à un passé anglo-saxon préféodal (en fait antiféodal). Pour ces penseurs, la féodalité représentait, en effet, un régime aristocratique, antidémocratique, qui aurait submergé (sans toutefois les affecter) les graines de la liberté démocratique semées par les premières coutumes et les premières institutions germaniques. Bien qu'il ait soustrait la théorie du germe teutonique à l'histoire institutionnelle transmise par son mentor, Haskins resta néanmoins fidèle à son idéologie sous-jacente ; il chercha, lui aussi, à situer les institutions dans un État rationalisé et en évolution constante, finissant par déboucher sur un gouvernement constitutionnel et, par ce biais, sur les libertés individuelles : État, désormais inscrit dans les principes mêmes de l'organisation et du droit féodal, que les premières générations envisageaient avec tant de suspicion.
- 15 Chez Haskins, l'influence du libéralisme wilsonien se trouve dans l'attention qu'il porte à la rationalité inhérente à l'organisation féodale dans ses traits spécifiquement normands : tendance à centraliser, et donc à placer le pouvoir entre les mains d'une élite de cour, au détriment d'une baronnie anarchique, instauration d'un ordre politique et juridique amenant la paix et la stabilité dans les royaumes sous domination normande, en Sicile et en Angleterre²⁰. La leçon que les monarchies médiévales ont ainsi transmise aux États-Unis d'aujourd'hui réside dans la capacité de l'État à réaliser l'unité et à obtenir un consensus au-delà du morcellement et de la discorde. Et personne plus que Joseph Reese Strayer, premier disciple de Haskins, ne s'est fait plus clairement l'écho de cet enseignement.
- 16 Comme son maître à penser, Strayer s'investit dans ce qu'il appelait « les origines médiévales de l'État moderne »²¹. Il étudia tout particulièrement l'évolution des bureaucraties royales, des pouvoirs gouvernementaux ainsi que celle des principes juridiques et constitutionnels grâce auxquels les rois avaient la possibilité de régner par la force tout en conservant l'affection et la loyauté de leurs sujets. Comme chez Haskins, la réflexion sur la monarchie fut plus ou moins accidentelle : le réel intérêt de Strayer se portait sur les facteurs de stabilité et d'efficacité de l'État et sur ceux qui permettaient à

ce dernier de protéger ses sujets ; cet intérêt lui valut d'ailleurs d'être employé pendant des décennies comme consultant de la CIA²².

- 17 Si Strayer a été l'héritier du programme intellectuel et des traditions politiques de son maître à penser, la tonalité idéologique qui sous-tend ses travaux est toutefois différente. Contrairement à Haskins, Strayer eut une carrière qui monta en puissance alors que le pouvoir de l'État américain augmentait de manière incommensurable. Passant de l'État fédéral, plutôt modeste, de la période précédant la dépression économique, au colosse de l'après-guerre, l'État allait mobiliser toute une nation pour sortir de la stagnation économique, lâcher la bombe atomique et s'engager dans un combat sans merci contre le communisme mondial. Il y avait, certes, une continuité idéologique avec les plans interventionnistes qui suivirent la Première Guerre mondiale. Mais l'interventionnisme de Wilson avait échoué. Après 1945, en revanche, avec la fin de l'isolationnisme, l'instauration d'une armée permanente et la mobilisation des forces industrielles et militaires pour lutter contre l'Union soviétique, l'État américain était considérablement plus imposant et sa défense plus urgente que ce n'avait été le cas à l'époque de Haskins.
- 18 Ce que Strayer partagea avec Haskins, et que ses travaux cherchèrent à promouvoir, fut le souci de réinterpréter l'histoire gouvernementale du Moyen Âge afin de la rendre compatible avec les principes démocratiques américains. La thèse que Strayer rédigea à Harvard, sous la direction de Haskins, intitulée *The Administration of Normandy under Saint Louis*²³, reprenait l'intérêt du maître pour les Normands, mais cette fois dans une Normandie qui avait réintégré le royaume de France, reconquise par le grand-père de Louis, Philippe Auguste, en 1204. Les questions posées par Strayer étaient celles de Haskins et concernaient l'influence, sur une monarchie française cette fois, d'un gouvernement de type spécifiquement normand. Il se demandait en particulier si le droit coutumier normand n'avait pas tempéré les activités des juristes du droit romain de la couronne de France du XIII^e siècle, tout en leur enseignant la façon de développer leurs propres systèmes administratifs et fiscaux²⁴. Au-delà de cette question se trouvait la volonté de réinterpréter les institutions monarchiques françaises de façon à les rendre compatibles avec les principes démocratiques américains ; il s'agissait de dépouiller la monarchie française (du Moyen Âge) de sa charge d'absolutisme, forme de gouvernement politique que Strayer jugeait personnellement détestable et historiquement irrationnelle, voire inefficace. Il croyait fermement que les régimes totalitaires étaient faibles par nature en raison de leur incapacité à obtenir le soutien de leurs sujets.
- 19 La tentative de Strayer d'« américaniser » l'histoire de la royauté au Moyen Âge suivit trois voies. La première, largement inspirée par Haskins, consistait à montrer le rôle innovant et positif des monarchies centralisatrices (XII^e et XIII^e siècles en Angleterre et en France) qui parvinrent à rétablir l'ordre après le chaos, et l'unité nationale après le morcellement féodal. Le gouvernement comme tel était une « bonne » chose ; il assurait à ses sujets la paix et la stabilité nécessaires à leur prospérité. Ce type de gouvernement ne recherchait pas la gloire pour son souverain. Rien à voir avec le machiavélisme tapageur que Kantorowicz (ou Meineke) attribue à Frédéric II, mais plutôt avec la pratique constitutionnelle raisonnable et prudente (pour ne pas dire rusée) d'un Édouard I^{er}. Plus important pour Strayer : des rois, comme Edouard et Henry II en Angleterre, ou Philippe le Bel en France, parvinrent à leurs fins par la violence, mais en instaurant un système juridique capable de procurer à leurs sujets des formes de justice accessibles et appropriées. Par conséquent, la centralisation royale, loin de tendre vers l'absolutisme, fut la première étape de la mise en place du constitutionnalisme occidental, un système

rationnel pour rendre des arrêts sur des problèmes nationaux et un mode de gouvernement rentables pour les sujets. Strayer consacra sa vie à démontrer que ce *non-absolutisme* constituait le véritable aboutissement des monarchies médiévales. Ses travaux donnèrent lieu à un article devenu célèbre, « Philip the Fair – a Constitutional King », publié en 1956 dans l'*American Historical Review*. Dans cet article, Strayer prend le contrepied de ses prédécesseurs et affirme que Philippe le Bel ne fut pas ce roi capricieux et tyrannique qui eut recours à une classe montante de juristes brandissant les principes du droit romain pour proclamer le statut du roi hors de portée de la loi « *rex legibus solutus est* » ; que ce fut au contraire un roi « constitutionnel » qui usa de principes juridiques afin d'assurer le bien-être et la sécurité de son royaume au profit de ses sujets²⁵. À la suite des critiques que lui adressèrent certains confrères²⁶, Strayer publia son œuvre monumentale, *The Reign of Philip the Fair* (1980), dans laquelle il nuancait sa position. Il n'y revendiquait plus un quelconque « constitutionnalisme » royal, anachronique, mais mettait l'accent sur l'efficacité et la compétence du gouvernement de Philippe le Bel. Néanmoins il maintenait son argument sous-jacent, à savoir qu'un gouvernement fort et légitime était une force bénéfique dans une société et dans l'histoire de la construction de l'État en Europe occidentale.

- 20 Bien sûr, Strayer était conscient du fait qu'en France la monarchie avait fini par prendre un tour absolutiste. À cela, il fournissait une explication fondamentalement « géographique ». Dans une série d'articles intéressants²⁷, Strayer déclare que la raison pour laquelle l'Angleterre est devenue une véritable monarchie constitutionnelle, dotée d'un gouvernement parlementaire efficace, tient à la faible étendue de son territoire et à sa centralisation précoce. Ce royaume de petite taille fut fortement organisé par les monarques anglais, qui firent appel aux services de leurs sujets pour administrer le droit, ce qui entretint l'unité parmi les barons. Ainsi, lorsque la monarchie devint capricieuse sous le roi Jean, les barons, unis, furent en mesure de faire bloc contre le pouvoir royal et, finalement, d'institutionnaliser cette opposition en créant le Parlement. La France, en revanche, était trop étendue et n'avait pas instauré cet usage de consultation centralisée ; ce qui l'empêcha de devenir une monarchie constitutionnelle. Le roi était si faible et depuis si longtemps, que les barons n'avaient aucune raison de s'unir contre lui ; et, lorsque la monarchie devint puissante, comme ce commença à être le cas sous Philippe le Bel, il était trop tard pour que les « barons » développent les habitudes de coopération et d'action concertée qui amenèrent, en Angleterre, une forme de gouvernement parlementaire. En France, au contraire, lorsque les rois avaient besoin de consulter leurs sujets sur la question des impôts, ils avaient tendance à le faire région par région plutôt que dans le cadre d'une assemblée unifiée. Ce procédé, qui favorisait l'éclatement et l'individualisation au sein de la noblesse, œuvrait en fin de compte au profit de la monarchie. C'est la raison pour laquelle les états généraux en France n'auraient jamais évolué comme le Parlement en Angleterre. La France emprunta une voie absolutiste qui, logiquement, provoqua, par réaction, la Révolution française (confirmant ainsi la conviction très forte de Strayer, que les régimes totalitaires finissent toujours par échouer). L'effet de ce raisonnement de type « géographique » devait disculper les rois de toute accusation de tyrannie : il s'agissait d'une contrainte historique que les monarques étaient dans l'impossibilité de contourner. L'aboutissement « moral » de ce raisonnement consistait à préserver la « vertu » du roi français, maintenant son statut de souverain légitime et constitutionnel détenant vraiment les principes d'un gouvernement rationnel et juste, même s'il finit par être trahi par les conditions contradictoires du royaume qu'il gouvernait.

- 21 Le caractère « vertueux » de la monarchie médiévale – analogue, sans aucun doute, à la vertu américaine que Haskins et Strayer ont, tous deux, cherché à mettre en avant et à promouvoir – est beaucoup plus visible dans son second axe de recherche. Celui-ci fit l'objet d'une série d'articles visant à montrer les moyens idéologiques mis en œuvre par le gouvernement royal, au Moyen Âge, afin de s'assurer et de maintenir la loyauté et l'affection de ses gouvernés. On retrouve tout au long de ces travaux la conviction de Strayer selon laquelle aucun gouvernement ne peut gouverner avec la seule violence. Dans des articles tels que « Defense of the Realm and Royal Power in France » et « France : The Holy Land, the Chosen People and the Most Christian King »²⁸, Strayer affirme avec force que la réussite des rois français tient au fait qu'ils sont parvenus à susciter la dévotion de leurs sujets en jouant habilement sur le fondement légitime de leur autorité, en particulier Saint Louis, et en se présentant eux-mêmes comme des souverains dignes de l'affection et de l'obéissance de chacun. Ils ont ainsi créé en France un culte de la royauté, centré sur la personne du souverain. Cette légitimité idéologique, mystique de la monarchie, encouragea les « Français » à regarder le roi comme le signe de l'émergence de leur identité nationale, et non – suivant l'explication donnée au succès de la monarchie française – comme le déploiement des forces de coercition. Comme Strayer l'énonça lors de son allocution de président de l'American Historical Association en 1971²⁹, les systèmes administratifs mis en place par les gouvernements médiévaux étaient si efficaces, et la loyauté de leurs sujets si bien assurée que les États nationaux qui émergeaient alors en Europe furent en mesure de résister aux crises du XIV^e siècle. L'exemple, *a contrario*, étant celui de l'Empire romain, condamné à succomber aux caprices du IV^e siècle, parce qu'il lui manquait les mécanismes bureaucratiques et la légitimité affective auxquels les rois médiévaux donnèrent vie.
- 22 La condition nécessaire à ces développements – c'est le troisième axe de recherche de Strayer – est la « laïcisation » de la société du XIII^e siècle³⁰. Par ce terme, Strayer désigne quelque chose qui ressemble à la notion de « désenchantement » du monde, que l'on trouve chez Weber : une tendance à placer sa foi dans des figures humaines plutôt que divines ; et les figures humaines dépositaires de cette foi furent, bien sûr, les rois. Affirmant que l'horizon et la sensibilité du monde médiéval du XIII^e siècle sont de plus en plus séculiers, Strayer va à l'encontre de l'image centrale du « plus grand des siècles » (pour reprendre le titre d'un ouvrage sur cette période, écrit par l'historien catholique Walsh). Il contredit l'idée, unanimement admise, que les monarques du Moyen Âge tenaient leur puissance de l'exercice de leurs pouvoirs sacrés (et non de leurs pouvoirs judiciaires). Cette notion de « laïcisation » suscita, par la suite, chez Strayer, une forte poussée d'anticléricalisme et de mépris à l'égard du catholicisme romain, clairement repérable dans une série d'articles sur ce qu'il nomma les « croisements politiques »³¹. Strayer y dénonçait la tendance qu'eut la papauté, au cours du haut Moyen Âge, à lancer des « croisades » contre ses ennemis pour de simples raisons politiques, dégradant ainsi son autorité sacrée et pervertissant l'objectif des croisades, même si cela (fort heureusement) facilita le transfert des loyautés de l'Église vers l'État.
- 23 Il est difficile d'estimer l'influence importante de la longue carrière d'enseignement et de recherche de Strayer sur l'histoire médiévale, aux États-Unis. À partir des années trente et pendant près d'un demi-siècle, Strayer a formé des générations d'étudiants. Il les a envoyés à travers tout le pays, fournissant ainsi des chercheurs aux centres d'études médiévales de la côte Est à la côte ouest. On peut dire que Haskins et Strayer inventèrent

pratiquement l'ensemble du médiévisme professionnel américain, lequel fut modelé par leurs leçons de méthodologie scientifique, de rationalité et d'idéologie progressiste.

- 24 Depuis que Strayer a commencé ses recherches, dans les années trente, l'avènement de la royauté administrative a été mis en évidence pour l'Angleterre, la France des Capétiens et la Catalogne³². Ces dernières années cependant, comme l'a fait remarquer Elizabeth A. R. Brown, le rythme des travaux sur ce sujet s'est ralenti, car l'État apparaît désormais moins imposant et moins bienfaisant qu'en 1945³³. On a vu alors que Strayer (sans parler de Haskins) avait surestimé fortement les possibilités pratiques de l'administration territoriale : capacité du roi à faire exercer la surveillance, à imposer la pacification à l'échelle locale, à rendre effectif le monopole de la force, le contrôle financier, la routinisation et la bureaucratisation ; en bref, on doute de la capacité royale à mettre en œuvre tout ce qui va ressembler à l'institution moderne de l'« État » vers lequel l'ensemble de la population se tourne pour que l'on serve ou que l'on protège ses intérêts. On ne s'appesantit plus sur ce qui permettait autrefois d'identifier le royaume : la centralisation et le progrès ; désormais, on se penche plus sur le pouvoir que sur le gouvernement, sur l'extension de la famille au-delà de la souveraineté ou sur la force militaire et judiciaire, en tant qu'elle s'oppose au constitutionnalisme³⁴. Lorsque les institutions de la souveraineté firent l'objet d'un regain d'attention – en particulier sous leurs aspects cérémoniels, intimidants et spoliateurs –, elles furent « remédiévalisées ». On peut noter, chez Strayer, l'absence de tout questionnement sur la dimension liturgique de l'autorité royale et, en fait, sur toute forme de vie ou d'association médiévale résistant à l'idée de rationalisation de l'administration ou de droit des bureaucrates royaux. Le programme progressiste et moderniste dans le cadre duquel Strayer appréhenda le Moyen Âge semble incroyablement éloigné des préoccupations des médiévistes actuels ; à cause de la désillusion suscitée par le pouvoir de l'État (au moins de 1965 à 1980), le Moyen Âge, et de ce fait, le début de l'époque moderne, nous apparaissent beaucoup plus prédateurs et spoliateurs que par le passé.
- 25 Pour comprendre la désillusion causée par l'analyse de l'État, il ne suffit pas d'invoquer l'éclipse du prestige gouvernemental de ces dernières décennies. Il faut également prendre la guerre froide en compte : en tant que conflit idéologique, cette guerre étayait le choix historiographique de Strayer, centré sur l'État, dans toute sa rigidité ; elle confortait aussi la conception humaniste du pluralisme et de l'autonomie humaine, caractéristique de cette période, telle qu'on la trouve chez Karl Popper dans *The Open Society and its Enemies* ou chez Lionel Trilling dans *The Liberal Imagination*. Stimulé par le contraste entre les valeurs démocratiques de l'Occident et la destruction apparemment monolithique de l'individualisme par le totalitarisme, le combat entre la démocratie et le communisme d'après-guerre suscita l'émergence d'un Moyen Âge présenté non seulement comme un modèle d'efficacité administrative, mais également comme à l'origine des valeurs occidentales, en particulier de l'individualisme et de la confiance dans le pouvoir de la raison humaine.
- 26 Contrairement au thème des « origines médiévales de l'État moderne », qui avait tendance à n'être qu'une préoccupation américaine, la volonté d'élaborer d'une image rationnelle et optimiste du XII^e siècle fut commune à l'Angleterre du milieu du siècle et aux États-Unis. Cette volonté, avant tout centrée sur la dimension et les innovations psychologiques de cette période, culmina avec la brève, mais intense, tentative de situer la « découverte de l'individu » au XII^e siècle, déplaçant ainsi, de la Renaissance au Moyen Âge, les origines de la prise de conscience, en Occident, de l'individu en tant qu'être

autonome doté d'une conscience de soi. Comme pour ce qui concerne l'autorité de l'État, on peut faire remonter ce courant historiographique à Haskins : non à ses travaux sur l'expansionnisme normand, mais à *The Renaissance of the Twelfth Century*³⁵. Dans cet ouvrage, Haskins s'élevait contre la condamnation portée à la pensée médiévale, considérée alors comme obscure, superstitieuse, dépourvue de grâce et insignifiante, en particulier lorsqu'on la comparait à l'essor florissant de la pensée et de l'art de la Renaissance italienne. En déplaçant la notion de « renaissance » au XII^e siècle, Haskins montrait la supériorité comparative du Moyen Âge. L'une des principales faiblesses du raisonnement de Haskins réside dans son échec à démontrer l'émergence de l'individu au XII^e siècle – au cœur de la célèbre description, par Burckhardt, de la Renaissance italienne comme l'époque où l'homme a découvert son individualité et sa nature. Ce ne fut qu'une affaire de temps, avant que les historiens de l'époque moderne, logiquement, ne cherchent à parachever la « révolte des médiévistes », montrant que la Renaissance du XII^e siècle, comme son équivalent plus tardif, avait bien représenté une période clé en ce domaine ; pour ce faire, ils s'efforcèrent de combiner l'attention accordée au XII^e siècle, en général, et l'intérêt plus particulier porté à l'individu et à sa nature.

- 27 L'étude menée par Haskins dans *The Renaissance of the Twelfth Century* sur le savoir dans les écoles cathédrales et sur la transmission des textes traduits a permis à un mouvement intellectuel, jusque là peu considéré, de s'émanciper de ses liens exclusivement théologiques, en particulier d'avec la scolastique. Les maîtres de Chartres, ainsi que les présente Haskins, étaient des explorateurs éclectiques qui ne se cantonnaient pas à un seul terrain d'investigation ni à un seul cadre méthodologique ; ils étaient davantage des scientifiques platoniciens et des érudits spécialistes de la Bible que des partisans de la systématisation de l'abstraction aristotélicienne.
- 28 Haskins, lui-même, déploya ses efforts pour montrer que les caractéristiques habituellement attribuées à la Renaissance italienne (l'enseignement classique, la curiosité scientifique, un certain sens du pouvoir et de l'autonomie de l'homme) avaient été anticipées, quelques siècles auparavant. Cet axe de recherche fut exploré au cours des décennies qui suivirent la Seconde Guerre mondiale. La Renaissance du XII^e siècle devint importante, moins en raison du renouveau de l'enseignement des Anciens que pour son optimisme et les changements de mentalité qu'elle véhiculait. On passait, en effet, du fatalisme épique à la quête romantique ; de la confiance intellectuelle et de la déférence à l'égard de l'autorité au raisonnement dialectique ; d'une foi inconditionnelle à une quête active du pourquoi. Dans son ouvrage *The Making of the Middle Ages*, un des livres les plus marquants de l'histoire médiévale, R. W. Southern parle du sacrifice du Christ au nom de l'amour, des méditations logiques d'Anselme, des théories de l'intentionnalité d'Abélard et d'une réhabilitation généralisée de la nature. Dans les écrits de ce que l'on a coutume d'appeler l'école de Chartres, cela est présenté comme étant l'« humanisme médiéval », expression qui vise moins à mettre en doute le prestige de la Renaissance italienne qu'à d'écrire une modification massive de la psychologie en Europe et dans tout l'Occident, évolution que Southern résume par cet énoncé synthétique « du récit épique au roman ». Le XII^e siècle fut à la fois rationnel et replié sur lui-même ; monde où le supplice céda le pas aux critères de la preuve. L'effrayant Christ Pantocrator devint le Fils de l'homme crucifié ; le monde rigoureux du devoir, dans le récit épique, laissa la place à la quête aventureuse que l'on trouve dans le roman³⁶.
- 29 Le nouveau savoir de la Renaissance du XII^e siècle était autant opposé à celui de la période précédente, qu'à celui de la période suivante. Opposé à son passé médiéval immédiat, le

xii^e siècle représenta le retour des Anciens, l'application de la logique en théologie, un certain optimisme vis-à-vis de la condition humaine, et une théologie reconsidérant la relation entre Dieu et sa création, ce qui inclut l'humanité. Ce siècle se distingue également des suivants : siècles désespérément dogmatiques et intolérants, en particulier à partir de ce que le monde catholique regarde encore comme « le xiii^e siècle, le plus grand des siècles » (pour reprendre le titre déjà cité du célèbre livre de l'historien catholique James J. Walsh³⁷). Contrairement au xiii^e siècle, qui incarna la théologie scolastique systématique d'une église universalisante, le xii^e siècle fut varié, spéculatif et, comparé à ce qui devait suivre, relativement tolérant.

- 30 Les changements intervenus au xii^e siècle furent si profonds que des historiens tels que Marc Bloch, R. W. Southern, Friedrich Heers et Norman Cantor, travaillant sur des sujets très variés, en vinrent à définir une nouvelle chronologie pour cette période autrefois considérée comme monolithique. Dans cette nouvelle périodisation, le xii^e siècle est posé comme le printemps de l'esprit humain. Pour les historiens de l'après-guerre, le xii^e siècle semblait avant tout représenter la découverte de l'individu : l'émergence d'un sens du possible humain et de la conscience d'un moi complexe et unique – évolution que l'on pouvait repérer dans un éventail de domaines littéraires, artistiques ou spirituels, des romans de Chrétien de Troyes³⁸ à la théologie mystique de Bernard de Clairvaux³⁹.
- 31 Les historiens du xx^e siècle situèrent au xii^e le moment de la découverte d'un monde intérieur et divisé ; ils entreprirent une normalisation psychologique du médiéval en termes de repères sensibles de la modernité. Pour ce faire, il fallait séculariser ce qui avait été, à l'origine, un langage de dévotion religieuse (comme chez les cisterciens) ou de dispute théologique (Abélard), en minimisant, voire en ignorant, les enjeux spécifiquement chrétiens de la croyance qui guidait la pensée du xii^e siècle⁴⁰. Chez R. W. Southern, cela prend la forme d'un sens chaleureux, mais décidément non dogmatique, de l'intérêt de Dieu pour l'humanité, et de l'exaltation de l'initiative humaine, en particulier dans l'incarnation d'un Christ *homme*, souffrant, sur la croix, pour racheter l'humanité.
- 32 Dans les années soixante-dix, John Benton et Charles Radding, deux historiens américains, ont interprété l'émergence de l'introspection individuelle de manière plus globalisante et plus psychologique. Lors d'un colloque organisé en 1977, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la publication, par Haskins, de *The Renaissance of the Twelfth Century*, Benton utilisa les théories néo-nietzschéennes du psychologue Julian Jaynes pour déterminer le moment où l'on découvrit que la voix externe de l'ordre divin (caractéristique d'une imagination « épique » ou présocratique) émanait de l'intérieur d'un moi autonome (communément associé au roman). L'individualité résultait d'une prise de conscience de l'immensité et de la spécificité du dialogue intérieur ainsi que de l'existence d'une frontière entre ce moi individualisé et le divin, désormais médiatisé par la rationalité⁴¹. L'émergence de ce moi autonome dota l'« homme » occidental d'une nouvelle psychologie des profondeurs, inaccessible par les formes extérieures de la connaissance ou de la manipulation sociale, moi capable à la fois d'illusions et d'aliénation.
- 33 Benton recourut à la la psychologie des profondeurs pour montrer les transformations intervenues dans la nature et la signification de l'intériorité médiévale. Radding lui, s'appuya sur les progrès contemporains de la psychologie cognitive, en particulier sur les théories de Piaget concernant le développement de l'enfant, pour présenter le xii^e siècle

comme celui de la majorité de l'humanité occidentale. Avant ce tournant crucial, affirmait Radding, la pensée médiévale était confinée dans ses catégories de perception et absolument certaine de ses valeurs ; elle ne disposait pas des notions d'intentionnalité de l'homme ni d'ambiguïté éthique⁴². Radding et d'autres situèrent, également au XII^e siècle, la naissance de la rationalité capable de théoriser la nature et de considérer le moi comme un bon objet d'analyse, reliant ainsi la découverte de l'individu au progrès scientifique, contre la superstition et l'autorité⁴³.

34 Ces interprétations de la « découverte de l'individu » étaient novatrices. Mais elles expliquaient encore une période passée en termes contemporains. Comme Haskins, leurs auteurs cherchaient à situer la naissance des trois siècles modernes avant l'épanouissement de la Renaissance italienne. Ces idées progressistes sur le développement psychologique médiéval envisageaient le XII^e siècle en termes essentiellement téléologiques, y décelant les premiers signes d'un processus qui se déploierait pour aboutir à notre ère : ère préoccupée par la préservation de l'individualité de l'homme contre les forces apparemment écrasantes de la conformité, de la technologie et du totalitarisme.

35 Une des spécificités de l'exploration de la « découverte de l'individu » fut la rapidité avec laquelle elle disparut de la scène. Cette éclipse presque totale fut en partie due à la nature extrêmement fragmentée de la discipline. En effet, pour prouver la spécificité d'une « individualité » médiévale, les chercheurs eurent tendance à interroger des sources fortement éclatées. Ils allèrent de l'introduction des masques mortuaires dans les sculptures funéraires aux pratiques liturgiques entourant l'Eucharistie, tout en passant par des matériaux extrêmement précis mais pas toujours convaincants, tirés des romans, en particulier de Chrétien de Troyes, dont la préoccupation supposée pour la psychologie de la profondeur individuelle est pour le moins discutable. Mais, finalement, les preuves ainsi rassemblées, ne purent pas résister à la charge idéologique associée à l'héritage des catégories destinées à expliquer l'« émergence de l'individualisme ». En même temps, cette notion d'« individu » considéré comme un concept humaniste unifié allait faire l'objet de vives attaques : illusion bourgeoise ? artefact de la société de consommation capitaliste ? L'intérêt pour la « découverte de l'individu », au XII^e siècle, tendait à préconiser l'identification avec le passé et avec la notion de « personne ». Cette recommandation était fondée sur l'hypothèse plus ou moins explicitement freudienne, mais certainement humaniste, de l'unité fondamentale de l'humanité dans le temps et dans l'espace. À partir des années soixante-dix, les historiens américains esquivèrent cette recherche du moi dans le passé médiéval et ne sollicitèrent du passé, au contraire, qu'un « autre, froid et non communicatif » d'après Peter Haidu. Sur la base de cette croyance en une rupture radicale entre la conscience du lecteur moderne et la conscience située soit en deçà, soit à l'intérieur du texte médiéval,

[...] une approche critique par identification, participation et recréation [...] ne peut conduire – selon Haidu – qu'à un type dégradé d'autocomplaisance⁴⁴.

La rupture, et non la continuité, marque le lien habituel avec le Moyen Âge : un fossé infranchissable défiant tout autant la transcendance herméneutique et une politique d'identité. Aujourd'hui, notre étude du Moyen Âge est, non pas une quête d'identité, mais la volonté de « spécifier les différences »⁴⁵.

36 Le médiéviste ne se préoccupe plus d'individualisme. Son attention est désormais tournée vers des questions de subjectivité : une subjectivité construite non pas comme l'aspect intrinsèque d'un moi cohérent, mais plutôt comme un artefact culturel, et plus

précisément linguistique (d'où le glissement du modèle freudien de la psyché au modèle lacanien), dont la tâche en tant que sujet – pour ceux qui suivent Althusser – consiste simplement à être un « sujet », c'est-à-dire soumis à l'État qui le fait exister en l'interpellant. Là encore, la croyance et la confiance humanistes en la rationalité, l'initiative et la conscience de l'individu est remplacée par un pessimisme noir et une vision étrangère du moi.

- 37 Ainsi, la distinction, entre un Moyen Âge tolérant et un Moyen Âge intolérant, entre un Moyen Âge optimiste et un Moyen Âge pessimiste, a commencé à émerger de la célébration du XII^e siècle, dans son opposition au XIII^e siècle et aux époques suivantes. Cette distinction a ensuite survécu et a même porté des fruits : elle s'est révélée centrale pour appréhender la notion nouvelle d'« altérité » médiévale. Cette notion, que l'on peut faire remonter aux années soixante-dix, a dégagé un nouveau champ d'investigation que l'on aurait difficilement pu prévoir. N'ont pas survécu : la foi dans le caractère perfectif et rationnel de l'État et la croyance en un Moyen Âge progressiste incarnant le pluralisme, la rationalité et la connaissance de soi. En revanche, cela a permis de mettre l'accent sur une étrangeté renouvelée, de redécouvrir les aspects d'une période auparavant négligée par des chercheurs perplexes devant ses pratiques extrêmes ou superstitieuses. On redécouvre ce qui est dissimulé, bizarre, fragmentaire ou marginal. Mais ces changements ne touchent pas la seule histoire médiévale. Il s'agit d'un mouvement beaucoup plus large qui, selon les critères des années quatre-vingt-dix, peut être considéré comme l'importation et l'adaptation du postmodernisme⁴⁶ au cœur du savoir américain, quelle que soit la discipline.

NOTES

1. Le plus important auteur d'histoire médiévale avant Haskins fut certainement Charles Henry Lea (1825-1909). Parmi quelques-uns de ses livres, on peut citer *Superstition and Force: Essays on the Wager of Law, the Wager of Battle, the Ordeal, Torture*, 4^e ed., Philadelphia, C. H. Lea, 1892 ; *A History of the Inquisition in Spain*, 4 vol., New York, MacMillan, 1906-1907 ; *History of Sacerdotal Celibacy*, 4^e ed., Londres, MacMillan, 1932, et Arthur C. Howland (Ed.), *Materials Toward a History of Witchcraft*, 3 vol., Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1939 ; *Torture*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1973. Lea n'était pas professeur, il était éditeur. La première génération de médiévistes américains se composait essentiellement d'érudits appartenant aux couches aisées de la société, qui finançaient leurs travaux de recherche historique sur leur fortune personnelle. Il faut saluer la persévérance et l'intelligence de Lea pour avoir produit une œuvre aussi monumentale conjointement à son métier d'éditeur, à Philadelphie. Au nombre des grands érudits médiévistes de la fin du XIX^e siècle, on peut également citer l'auteur d'un livre qui connut une grande diffusion, *Thirteenth, Greatest of Centuries*, New York, Catholic Summer School Press, 1912 : James J. Walsh était médecin, il avait suivi les cours de Rudolph Virchow en Allemagne. Bien qu'il ait largement contribué à la tradition du médiévisme populaire, la diffusion de ses travaux est nettement restée en dehors des cercles académiques. Sur Walsh, voir Gleason, « American Catholics and the Mythic Middle Ages », 19 ff.

2. Pour plus de détails biographiques sur Haskins et Strayer, voir Norman Cantor, *Inventing the Middle Ages : The Lives, Works, and Ideas of the Great Medievalists of the Twentieth Century*, New York, W. Morrow, 1991, en particulier le chapitre VII « American Pie, Charles Homer Haskins et Joseph Reese Strayer » *passim*.
- Sur Haskins, voir aussi Sally Vaughn, « Charles Homer Haskins (1870-1937) », Helen Damico et Joseph B. Zavadil, *Medieval Scholarship Biographical Studies on the Formation of a Discipline*, vol. I, *History*, New York et Londres, Garland Publishing, 1995, p. 169-184.
3. *Ibid.*, p. 252.
4. Sur le rôle de Haskins dans la création de l'Académie et de *Speculum*, qui fut moins important que ne le suggère Cantor, voir George R. Coffman, « The Medieval Academy of America : Historical Background and Prospect », *Speculum*, 1, 1926, p. 56-18.
5. Influence allemande sur l'historiographie américaine (formation, en Allemagne, d'un grand nombre d'historiens de la première génération), voir Jurgen Herbst, *The German Historical School in American Scholarship : A Study in the Transfer of Culture*, Ithaca, Cornell University Press, 1965.
6. Charles Homer Haskins, « European History and American Scholarship », *American Historical Review*, 28, 1923, p. 215.
7. *Ibid.*, p. 18. En 1963, dans un état des lieux de la discipline, S. Harrison Thomson, reprenait encore cette opinion de Haskins en affirmant que « le Moyen Âge est le commencement de l'histoire américaine ; c'est ainsi qu'il faudrait le présenter » ; S. Harrison Thomson, « The Growth of a Discipline : Medieval Studies in America », in Katherine F. Drew et Seyward Lead (Eds), *Perspectives in Medieval History*, Chicago, University of Chicago Press, 1963, p. 17.
8. « The Future of Medieval History », *Mediaevalia et Humanistica*, s. II, 1971, p. 179.
9. John Mathews Manly, « Humanistic Studies and Science », *Speculum*, 5, 1930, p. 250.
10. George R. Coffman, « The Medieval Academy of America... », art. cit., *Speculum*, 1, p. 17.
11. Charles Homer Haskins, *The Renaissance of the Twelfth Century*, New York, Meridian Books, 1964, p. VII-VIII.
12. « An Afterword on Medieval Studies, or the Future of Abelard and Heloise », in John Van Engen (Ed.), *The Past and Future of Medieval Studies*, p. 414.
13. Diffusé par Wallace K. Ferguson, *The Renaissance in Historical Thought : Five Centuries of Interpretation*, Boston, Houghton Mifflin, 1948.
14. Charles Homer Haskins, « European History and American Scholarship », *op. cit.*, p. 224-226.
15. Il n'est pas possible ici de détailler l'influence du positivisme et de la philologie allemandes sur les études médiévales américaines, mais il est certain que cette influence perdure. Allen J. Frantzen, *Desire for Origins*, *passim* ; Lee Patterson, *Negotiating the Past*, *passim*, Id., « Critical Historicism and Medieval Studies », et les essais très variés rassemblés dans l'ouvrage collectif R. Howard Bloch et Stephen G. Nichols (Eds), *Medievalism and the Modernist Temper*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1995. L'auteur souhaite remercier ici R. H. Bloch et S. G. Nichols pour lui avoir permis de lire cet ouvrage à l'état de manuscrit. Parmi les essais qui figurent dans ce volume, deux sont particulièrement utiles pour le sujet qui nous préoccupent : David Hult, « Gaston Paris and the Invention of Courtly Love » et Stephen G. Nichols, « Modernism and the Politics of Medieval Studies » ; sur le lien entre la philologie et les mouvements nationaux français et allemands : R. Howard Bloch, « Naturalism, Nationalism, Medievalism », *Romanic Review*, 76, nov. 1985, p. 341-360 et Hans Ulrich Gumbrecht, « Un souffle d'Allemagne ayant passé : Friedrich Diez, Gaston Paris and the Genesis of National Philologies », *Romance Philology*, 4, oct. 1986, p. 1-37.
16. « The Future of Old French Studies in America : the 'Old' Philology and the Crisis of the 'New' », in William D. Padden (Ed.), *The Future of the Middle Ages : Medieval Literature in the 1990s*, Gainesville, 1994, p. 73.
17. Selon William J. Courtenay, la guerre déplaça l'attention et l'influence que subissaient les Américains, sur le plan pédagogique, de l'Allemagne vers la France, la Belgique et l'Angleterre,

« The Virgin and the Dynamo », 14 ff. L'une des conséquences de ce changement fut l'émergence, aux États-Unis, d'un noyau d'émules, petit mais puissant, de l'historien belge Henri Pirenne – qui compta parmi ses étudiants Carl Stephenson, James Bruce Ross et Bryce Lyon. Une autre conséquence fut la quasi extinction de l'histoire comme terrain d'étude en Amérique du Nord, phénomène qui se vérifie encore de nos jours : Patrick J. Geary, « Medieval Germany in America », *Annual Lectures 1990*, Washington D.C., German Historical Institute, 1991 ; Edward J. Peters, « More Trouble with Henry : The Historiography of Medieval Germany in the Angliterate World, 1888-1995 », *Central European History*, 28, 1995, p. 47-72 ; Giles Constable, « The Many Middle Ages Medieval Studies in Europe as Seen from America », Jacqueline Hamesse (Ed.), *Bilan et Perspectives des Études Médiévales en Europe*, Louvain-la-Neuve, actes du I^{er} Congrès d'études médiévales, Spoleto, 27-29 mai 1995, p. 1-22.

18. McIlwain nous procure l'exemple le plus intéressant. Dans son allocution présidentielle de 1936, il attaquait le relativisme de Beard et affirmait le maintien de l'historiographie et de l'objectivité scientifiques, mais avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, McIlwain réagissait aux événements politiques en mettant en cause la compréhension qu'il avait eu jusque là du droit romain. C'est ainsi que, dans un article intitulé « Medieval Institutions in the Modern World », *Speculum*, 16, 1941, p. 275-283, les événements que connaissait alors l'Allemagne influencèrent différemment sa conception de la place du droit romain dans le constitutionnalisme occidental, affirmant que « si l'aboutissement de l'origine germanique de nos institutions réside dans la barbarie de l'orgie tribale et dans l'incroyable histoire tribale de l'Allemagne actuelle, nous ferions mieux de nous demander si nous n'avons pas exagéré l'idée que nous nous faisons de la persistance de l'importance de nos origines germaniques et de la pertinence – ou du moins l'adéquation – des von Maurer d'hier ou des von Gierke d'aujourd'hui ». En 1936, McIlwain insistait sur le fait que l'objectivité était non seulement possible, mais qu'elle incombait à l'historien, et que cette posture pouvait être maintenue face au type de préoccupations que soulignaient alors Beard et Becker. Plus tard, il confessa que « ce [furent], plus que toute autre chose, les excès tribaux de l'Allemagne actuelle qui [l'amenèrent] à remettre en cause la théorie du groupe du *Genossenschaftsrecht* de von Gierke comme explication de la vie médiévale ou comme principe de pratique politique » (p. 279-280). En outre, McIlwain émit l'avis que les médiévistes avaient gravement surestimé le caractère despotique de ce vaste corpus juridique et que, inversement, ils avaient sous-évalué « l'importance du constitutionnalisme romain dans les premiers développements du nôtre » (p. 278). la domestication et la démocratisation de ce qui avait auparavant été considéré comme les tendances absolutistes du droit romain émergèrent, dans le contexte américain, avec McIlwain. Par la suite, ils allaient recevoir le puissant soutien de la communauté des médiévistes allemands émigrés, parmi lesquels Stephen Kuttner, Walter Ullmann (en Angleterre) et plus particulièrement Robert Benson et Ralph Giesey. Voir également les essais de Gaines Post rassemblés dans ses *Studies in Medieval Thought*, Princeton, 1964. On trouve un autre volet de ses préoccupations pour la communauté juridique et le conciliarisme dans les travaux de Brian Tierney et de ses étudiants. L'article de McIlwain de 1941 fit date. D'une part, il entrevit l'impact que la guerre pouvait avoir sur la recherche historique américaine ; d'autre part, il sonna le glas de la théorie du germe teutonique dans les institutions médiévales et américaines, courant extrêmement puissant de l'histoire médiévale américaine depuis qu'elle était exercée de manière professionnelle.

19. « On the Feudal and the Canon Law », *The Rising Glory of America 1760-1820*, édité avec une introduction de Gordon S. Wood, New York, 1990.

20. Norman Cantor est parvenu à convaincre que la réussite de Haskins en tant qu'historien médiéviste a consisté à appliquer les principes fondamentaux du progressisme wilsonien à l'étude de l'histoire médiévale, ce qui l'a amené à insister sur les conséquences bénéfiques d'un pouvoir centralisé dans les mains d'une élite professionnelle instruite, qu'elle soit médiévale ou moderne, *Inventing the Middle Ages*, p. 249.

21. C'est le titre de son ouvrage *On the Medieval Origins of the Modern State*, Princeton, Princeton University Press, 1970.
22. Sur l'activité de Strayer dans la C.I.A., Norman Cantor, *op. cit.*, p. 260.
23. Cambridge, MA : The Medieval Academy of America, 1932.
24. Norman Cantor, *op. cit.*, p. 258.
25. « Philip the Fair – a 'Constitutional King' », *American Historical Review*, 62, 1956, p. 18-32.
26. Bryce Lyon, « What Made a Medieval King Constitutional », *Essays in Medieval History Presented to Bertie Wilkinson*, Toronto, University of Toronto Press, 1969. Merci au Pr John W. Baldwin pour cette référence.
27. *Studies in Early French Taxation*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1939, *passim*.
28. Le premier fut publié dans *Studi in onore de Gino Luzzato*, 1, Milan, 1949, p. 289-296, puis réédité dans John Benton et Thomas Bisson (Eds), *Medieval Statecraft and the Perspectives of History : Essays by Joseph Resse Strayer*, Princeton, Princeton University Press, 1971, p. 12-27 ; le second article fut publié dans Theodore K. Rabb et Jerrold E. Siegel (Eds), *Action and Conviction in Early Modern Europe : Essays in Memory of E.R. Harbison*, Princeton, Princeton University Press, 1969, p. 3-19, réédité dans *Medieval Statecraft and the Perspectives of History*, p. 300-314.
29. « The Fourth and the Fourteenth Century », *American Historical Review*, 77, 1972, p. 1-14.
30. « The Laicization of French and English Society in the Thirteenth Century », *Speculum*, 15, 1940, p. 76-86, réédité dans *Medieval Statecraft and the Perspectives of History*, p. 251-265.
31. « The Crusade against Aragon », *Speculum*, 28, 1953, p. 102-113 ; « The Political Crusades of the Thirteenth Century », Kenneth M. Setton (Ed.), *A History of the Crusades*, Philadelphia, 1958-1962, II, p. 343-375, réédités dans *Medieval Statecraft and the Perspectives of History*, p. 107-122, 123-158.
32. C. Warren Hollister et John W. Baldwin, « The Rise of Administrative Kingship : Henry I and Philip Augustus » ; John W. Baldwin, *The Government of Philip Augustus : Foundations of French Royal Power in the Middle Ages*, Berkeley, 1986 ; Thomas N. Bisson, *Fiscal Accounts of Catalonia Under the Early Count-Kings (1151-1213)*, 2 vol., Berkeley, 1984.
33. Elizabeth A. R. Brown, introduction à son recueil d'articles, *Politics and Institutions in Capetian France*, Aldershot, 1991, p. ix.
34. Andrew W. Lewis, *Royal Succession in Capetian France : Studies on Familial Order and the State*, Cambridge MA, 1982 ; Eleanor Searle, *Predatory Kingship and the Creation of Norman Power, 840-1066*, Berkeley, 1988 ; Thomas N. Bisson, « Lordship », *Cultures of Power, Lordship, Status, and Process in Twelfth-Century Europe*, Philadelphia, 1995, adopte une position prudente. Cet ouvrage dépeint le pouvoir politique comme n'étant ni particulièrement progressiste ni démesuré, mais plutôt comme varié et diffus.
35. Charles Homer Haskins, *The Renaissance of the Twelfth Century*, Cambridge, MA, 1927.
36. R. W. Southern, *The Making of the Middle Ages*, New Haven, 1953 ; *Medieval Humanism*, en particulier la 3^e partie, p. 29-132.
37. Walsh était médecin, voir Gleason, « American Catholics and the Mythic Middle Ages », 19 ff.
38. Robert W. Hanning, *The Individual in Twelfth-Century Romance*, New Haven et Londres, 1977.
39. Colin Morris, *The Discovery of the Individual 1050-1200*, New York, 1972.
40. John Van Engen attire l'attention sur cette façon de penser, même si sa démarche est liée aux approches anthropologiques des *Annales* des années 1970 et 1980, « The Christian Middle Ages as an Historiographical Problem », *American Historical Review*, 91, 1986, p. 519-552.
41. John F. Benton, « Consciousness of Self and Perceptions of Individuality », Robert L. Benson et Giles Constable (Eds), *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, Cambridge MA, 1982, p. 263-295.
42. Charles Radding, « Evolution of Medieval Mentalities : A Cognitive-Structural Approach », *American Historical Review*, 83, 1978, p. 577-597 ; *Id.*, *A World Made by Men : Cognition and Society (400-1200)*, Chapel Hill, 1985.

43. Lynn White, « Science and the Sense of Self », *Daedalus*, 107, printemps, 1978, p. 47-59 ; Charles Radding, « Superstition to Science : Nature, Fortune and the Medieval Ordeal », *American Historical Review*, 84, 1979, p. 945-969.
44. Peter Haidu, « Making if [New] in the Middle Ages : Towards a Problematics of Alterity », *Diacritics*, Summer, 1974, p. 3.
45. *Ibid.*, p. 4.
46. Le terme de « postmodernisme » a été relancé en 1979 par la publication de l'ouvrage de Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne*. Il faudra cependant attendre la traduction anglaise de ce livre en 1984 pour que ce terme se répande dans l'historiographie américaine. Sur ce point, voir William D. Paden, « Scholars at a Perilous Ford », William D. Padden (Ed.), *The Future of the Middle Ages Medieval Literature in the 1990s*, Gainesville, 1994, p. 8.